

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

A nos jeunes Amis

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 220-224

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## A nos jeunes Amis.

Joubert a écrit : « Le meilleur des expédients pour s'épargner beaucoup de peine dans la vie, c'est de penser très peu à son intérêt propre. »

C'est finalement le parti auquel je me suis résigné, par raison, après avoir passé de longues semaines à m'écouter vivre. Un billet glissé sous ma porte mit fin à mes incertitudes. Le jeune Louis m'y suppliait de l'accompagner à une réunion destinée, disait-il, « à remettre à flot un groupe menacé de naufrage. »

Au soir fixé, par un de ces froids de loup qui dépeuplent les rues de la grande ville, je me rencontrai avec Louis. Un ami l'accompagnait.

« Albert Clerval, notre camarade, un riche type ; nous

avons besoin de lui pour remonter le moral aux amis du groupe de Saint-Bernard. »

Ainsi présenté, Albert Clerval me tendit la main.

Tout en marchant je dévisageai notre compagnon de route. C'était un jeune homme de 23 à 24 ans, dont les traits accentués par un teint pâle et une certaine maigreur, décelaient l'énergie et la réflexion. Sa mise d'employé soigneux se relevait d'un brin d'originalité dans le port du feutre mou et de la cravate de soie noire aux plis tombants.

J'étais en train de me demander où déjà j'avais vu cette physionomie, lorsque Albert Clerval se tourna vers moi et me demanda des nouvelles d'amis communs. Le regard clair dont il m'enveloppa, à ce moment, et qui répandit sur son visage lassé une expression de douceur singulière, raviva mes souvenirs. C'était donc ce jeune président de cercle d'études dont l'ascendant extraordinaire m'avait plusieurs fois frappé, au cours de nos réunions de l'hiver dernier ! Pour être à ce point l'objet d'une amitié déférente et enthousiaste, Albert Clerval m'avait paru, en effet, bien peu exubérant et bien peu avide de popularité. Je le revoyais, debout, dans un angle de notre salle de réunion, entouré d'un cercle de jeunes gens, parlant à voix contenue, le sourire sur les lèvres, et disant des choses simples mais toujours marquées d'une expérience et d'une conviction étonnantes.

Nous arrivons au lieu de notre rendez-vous. Les lumières plus rares, les toits d'usines avec leurs cheminées perdues dans la brume, les maisons basses aux volets clos annonçaient la banlieue.

Dans une arrière salle d'un local ayant autrefois servi d'école, quelques jeunes gens attendaient. La clarté jaune de la lampe, tombant sur les tables noires, marquait, entre l'alignement des jeunes gens accoudés, des plaques luisantes.

Une courte prière, puis, au milieu du silence subitement fait, Louis expliqua le but de la réunion.

On avait remarqué plusieurs fois l'absence des délégués des cercles aux séances mensuelles où l'on s'essayait à régler son pas sur celui des autres cercles et à entrevoir les progrès possibles. Cela voulait dire qu'on s'était découragé ou lassé, mais cela trahissait aussi une diminution de confiance dans l'amitié qui nous unit tous. Ne sait-on pas

que les amis doivent surtout servir à vous aider à vaincre ces difficultés ? Au reste, Clerval avait été chargé d'exprimer aux camarades la pensée commune ; après l'avoir entendu, on déciderait...

Ensuite Clerval prit la parole,

D'un ton très naturel, sans éclat de voix, sans redondances phraséologiques, il commença par rappeler la mission assignée aux petits groupements éclos un peu partout à travers la ville, ainsi que la vocation particulière de leurs membres : A considérer le catholicisme non point simplement comme un ensemble de pratiques auxquelles on fait une certaine place dans sa vie et que l'on observe passivement sans jamais s'efforcer d'en pénétrer l'esprit, mais comme un aliment sacré, comme un principe de vie, de lumière, de forces et d'amour, dont on doit nourrir son âme, dont la vertu effusive se transmet, abondante et régénératrice par l'intermédiaire des hommes vivant d'une vie plus haute et plus pure. »

Et, sur ces mots, Clerval donna libre cours à son inspiration. Délaissant les déductions savantes et les considérations sociologiques, bien peu accessibles à un pareil auditoire, il s'attarda à dépeindre les perpétuelles langueurs et les décevantes épreuves auxquelles se condamnent ceux qui refusent d'entretenir dans leur âme la sève du catholicisme, ceux pour qui le précepte devient peu à peu un signe mort, une règle incomprise. En écoutant ce langage dépouillé de tout respect humain et qui, à certain moment, trahissait je ne sais quelle intime expérience, on se sentait loin du convenu et de l'artificiel dont bien des réunions sont pleines. L'impression devenait visible chez les auditeurs qui, peu à peu, avaient pris une attitude recueillie et dont les yeux abaissés semblaient suivre intérieurement les pensées éveillées par la voix de Clerval.

Celui-ci représentait maintenant à ses amis la stérilité et le vide de certaines existences de jeunes, le dégoût et les rancœurs qui accompagnent ordinairement les lâches concessions faites à l'esprit régnant. Puis, brusquement, il s'éleva au dessus de ces misères, pour décrire, avec une vérité d'expression étonnante, la miraculeuse transfiguration qui s'opère dans les âmes, lorsqu'elles se sont arrachées à elles-mêmes pour travailler, de concert avec la volonté divine, au bien des hommes. Devant cette tâche

suprême, aucune faiblesse ne compte, comme aussi aucun fardeau n'est trop lourd, car il n'est point de faiblesse qui ne devienne une force lorsqu'elle s'associe à la puissance de Dieu, de même qu'il n'est point d'obstacle que l'amour ne puisse vaincre...

Et revenant à ce tout petit cénacle d'apôtres timides et tièdes, Clerval mit tout à coup le doigt sur le point faible : « Les groupes de chrétiens où la vie diminue et s'étiolé, sont ceux qui aiment leur vie, c'est-à-dire ceux qui se sont reposés en eux-mêmes et ont cessé d'accroître le patrimoine commun par des sacrifices et des efforts. Qui aime sa vie la perd. Celui qui consent à perdre sa vie pour autrui la féconde et la multiplie. Ainsi, lorsque nos groupes auront sacrifié les habitudes d'égoïsme et de vaines complaisances, pour devenir conquérants et apôtres, leur vie s'accroîtra à l'infini. »

Cette longue causerie se termina par un appel plein de cœur adressé aux jeunes gens présents.

J'étais curieux de voir quelle discussion allait suivre. Mon attente fut brusquement surprise par l'intervention du président, un gros jeune homme blond aux allures de potache frais sorti du collège :

« Merci, Clerval ! mais ne t'étonne pas si nous ne disons rien de plus ce soir. Tu peux compter sur nous à l'avenir. Et puis, c'est ma faute à moi si nous nous sommes endormis. C'est fini, nous allons nous y mettre. N'est-ce pas, les enfants ? »

Des *oui* bien nets répondirent de tous côtés.

Dans la nuit glacée et noire nous marchions en faisant résonner les pavés. Louis, qui avait pris le bras de Clerval, tout frissonnant sous l'impression du froid, lui parlait de temps en temps : « Clerval relève le col de ton pardessus... C'est bien tout ce que tu leur as dit, mais je n'oserai jamais parler de cette façon... c'est bête d'avoir peur d'être bon ! Je l'écrirai peut-être, mais le dire, comme ça en face... Brhh!... Au fond, pourquoi pas ? Les imbéciles se moquent, mais les autres comprennent... Et puis, nous ne faisons pas cela pour nous amuser. Tout ce que tu leur a dit est vrai, profondément vrai, ils le pensent, ils le savent, tu as eu le courage de le leur dire, tu as bien fait... »

Je serrai la main de mes deux compagnons après avoir invité Clerval à venir me voir, puis je regagnai mon logis.

La visite promise ne vint pas. Cela me contraria, car je tenais à revoir Clerval et à causer avec lui.

Des semaines passèrent. J'allais bientôt oublier cette rencontre, lorsque, le mercredi saint, un bout de lettre signé Clerval m'arriva par la poste.

« Mille pardons, cher ami, de vous faire attendre ainsi ma visite. Vous en connaissez la raison ? Si vous vouliez, nous pourrions nous trouver demain soir à l'église de Saint-X..., pour l'Heure sainte ; ensuite nous causerions tout à l'aise, car je vous sais noctambule comme moi ; je vous attendrai.

\*

J'étais en retard et l'Heure sainte touchait à sa fin. Un à un, les quelques hommes présents s'en allèrent. Il ne resta bientôt plus, en face du reposoir où les flammes d'or des cierges dessinaient des figures régulières, que Clerval agenouillé et un groupe de femmes priant, immobiles, les yeux fixés sur le tabernacle.

Comment dire l'impression de douceur et de paix éprouvée à ce moment ? Pareilles à la flamme des cierges, les prières montaient en un vol brûlant vers le Divin Prisonnier, et il semblait que leur souffle purifiant consumait, dans les profondeurs inconnues de l'âme, les germes d'iniquité et de mort qui y sommeillent. Un flot de pensées et de souvenirs afflua en mon esprit ; toutes les heures gaspillées, tous les troubles nourris secrètement, toutes les langueurs de cette pauvre vie que je me suis faite se présentèrent, et je m'aperçus que je n'avais point su veiller une heure dans les ténèbres et dans l'angoisse. Oh ! devenir simple et aimant comme la femme qui brisa le vase d'albâtre et en répandit le parfum sur les pieds du Sauveur, fidèle et vigilant comme ces âmes naïves qui prient ici !..

REMY

(A Suivre)